

Lorsqu'il me racontera la soirée, Jean-Marc Ledauchy précisera qu'il a consulté sa montre en quittant le restaurant.

– Il était, dira-t-il, 23 h 06.

Il est précisément 23 h 32 quand il sonne à l'aubette du ministère de l'Intérieur : le service de garde note l'heure de tous les passages.

Il lui a fallu plus de temps que prévu pour venir du restaurant. Mais la pluie glacée, qui tombe serrée, les rafales brusques de vent freinent la marche, et le sol est glissant. Lorsqu'il se présente devant le factionnaire, son imperméable est trempé – malgré le parapluie, que, finalement, il a emporté.

– Avez-vous vu entrer monsieur de Vaslin ?

– Personne, monsieur, depuis plus d'une heure.

Il traverse la grande cour, déserte, éclairée seulement par endroits, avec des recoins noirs, qui, ailleurs, seraient inquiétants.

Il entre dans le bâtiment noble du ministère, celui où ont lieu les grands raouts, où le ministre a son bureau et son logement de fonction, et où travaillent ses proches du cabinet.

Le hall de réception, vide, baigne dans une lumière crue. Les pas sur le marbre résonnent. Ledauchy s'engage dans un couloir sur la gauche. Contraste, brusquement : éclairage *a giorno* ; au sol, une moquette, qui étouffe les sons ; une succession de portes semblables. À l'image de l'étage d'un grand hôtel à la même heure.

Au premier croisement, un planton, assis à une

petite table, somnole sur des mots croisés.

(C'est une idée de Rebière, de disséminer, la nuit, des plantons dans les couloirs. « – Raisons de sécurité », a-t-il signifié. Personne n'a posé de questions. Aucun des collaborateurs de Rebière – la Garde, comme on dit – n'ignore que le patron ne commente jamais une de ses décisions.)

Le planton – la cinquantaine compacte, pesante, vigoureuse, avec des cheveux grisonnants, drus, plantés bas : un Méditerranéen – se lève.

– Monsieur de Vaslin n'est pas arrivé ? interroge Jean-Marc.

– Non. Il avait rendez-vous ?

– Il vient de me téléphoner. Il ne devrait pas tarder. Il avait déjà un taxi qui l'attendait, m'a-t-il dit.

– Il arrive de Matignon ?

– Sans doute... Je ne sais pas. Il m'a assuré qu'il serait là à 11 h 20, à la demie au plus tard.

Il a retiré son imper. Le planton prend le vêtement ainsi que le parapluie et va les ranger dans une penderie, à quelques mètres de sa table.

Ledauchy remercie machinalement tout en brochant son costume du revers de la main, en s'épongeant le visage avec un mouchoir.

Il semble se rappeler quelque chose :

– Dites-moi, Dauran... J'ai faim. Vous ne pourriez pas me procurer un sandwich, n'importe quoi de comestible ?... Peut-être aux cuisines. Il me semble que je n'ai plus rien dans mon réfrigérateur. Venez voir avec moi.

Dauran se dirige – il boite légèrement – vers la

porte marquée : « Chef de cabinet ». Il l'ouvre avec son passe. Sans entrer, il glisse un bras à l'intérieur et appuie sur un interrupteur électrique, puis il s'écarte.

Ledauchy pénètre dans son bureau.

Quelques mètres carrés, encombrés, fouillis. Au centre, une table Louis XVI, qui disparaît sous les dossiers, avec son fauteuil de même époque ; à côté, un classeur, bas, en bois peint blanc, à roulettes, sur lequel sont disposés trois téléphones -, et une corbeille à papiers ; dans un coin, une autre table, à pieds de métal et dessus de verre, elle aussi surchargée de papiers ; pas d'ordinateur ; contre un mur, une armoire, en métal gris, au sommet de laquelle est perché un poste de télévision ; quelques sièges en alu et skaï, dispersés, autour d'un guéridon bas, sur une Savonnerie. C'est un endroit pour travailler entre fonctionnaires et où on ne reçoit que du visiteur bas de gamme.

Des mois après cette soirée, Dauran, Marcel, fonctionnaire, agent d'accueil de niveau 5, racontera à un juge, devant qui il s'est résolu à « se décadénasser » :

– Tout de suite après avoir franchi la porte de son bureau, monsieur Ledauchy a laissé échapper un juron pour exprimer sa surprise, et je suis entré à mon tour.

Il a le droit d'être quelque peu étonné, l'énarque commençant ! Un type est allongé sur le ventre, tête

posée sur la joue droite contre le tapis, entre le bureau d'époque et la table à plateau de verre.

Et sa surprise ne peut qu'être avivée et confortée par le fait que le corps est celui de la personne avec laquelle il avait rendez-vous : Hubert de Vaslin, chargé de mission auprès du Premier ministre.

Il met un genou à terre, se courbe, colle une oreille contre le dos du gisant. Il se relève presque aussitôt. Debout, il distingue bien. Un petit trou au sommet de la tempe droite, juste avant la naissance des cheveux. La main droite à plat sur le sol, à hauteur de la hanche. Dépassant de la paume, le bout d'un canon de revolver ou de pistolet.

Il considère le cadavre. Il est hébété ou il réfléchit.

– Ne touchons à rien, Dauran, dit-il enfin d'une voix blanche.

Il ajoute :

– Fermez la pièce.

– C'est fait, monsieur.

– Bon... Très bien.

Il poursuit, comme s'il s'adressait à lui-même :

– Il est sans doute passé par la petite porte. Il devait avoir la clef.

Dauran va, derrière le bureau Louis XVI, à droite, vers un panneau de bois gris, qui ressemble au devant d'un placard. « La petite porte ». Il fait jouer la poignée. Il tire à lui le panneau, qui ne résiste pas. Prenant garde qu'aucun rai de lumière ne filtre à l'extérieur, il referme bien vite. Un peu de vent froid, cependant, a pénétré dans la pièce.

– Le pêne dormant n'est pas à poste, monsieur.

– Vous dites ?...

Ledauchy paraît reprendre conscience de la présence du planton.

– Bon Dieu, Dauran...

Il semble hésiter entre plusieurs conduites à tenir. Il lui faut faire quelque chose, dire quelque chose.

– Quoi qu’il puisse arriver, Dauran, euh... On ne sait jamais. Bref, je compte sur votre discrétion.

– Oh ! monsieur... Monsieur le ministre pourrait vous dire... Quatorze ans au 11<sup>e</sup> Choc, jusqu’à ma blessure...

Ledauchy va s’asseoir derrière son bureau. Il cherche un numéro dans son agenda, un cahier sous couverture de cuir noir, avec tranche dorée.

– Restaurants... Bistrot chic.

La sonnerie du téléphone retentit au restaurant à 23 h 45. La caissière s’en souviendra très bien. Elle a d’ailleurs noté l’heure après que le correspondant eut raccroché sans avoir prononcé une parole. Elle craint les attentats, lit des romans policiers, et « compte tenu de la présence du ministre de l’Intérieur dans l’établissement, j’ai enregistré l’heure de cet étrange appel, anonyme et resté sans suite, sur une fiche d’addition ».

Au ministère, Ledauchy s’est ravisé. Il repose le combiné du téléphone.

À côté de son bureau d’ébéniste, sur le classeur à roulettes, il y a le téléphone du réseau interministériel Regis. Dans le tiroir supérieur du petit meuble,

l'annuaire du réseau.

– Premier ministre : Dominique Neyrac. Cabinet.  
Direction : Michèle Billetot.  
Dauran n'est plus dans la pièce.

Le Regis sonne dans le bureau du dircab du Premier ministre, à Matignon.

Dans l'immense salle, tout en dorures sous plafonds ouvragés, Michèle Billetot, que l'ensemble de la classe politique appelle Mich ou la Bille, est encore à l'ouvrage. Quand cesse-t-elle d'ailleurs de bâcher ?

Elle est assise derrière une grande table Louis XV, nette de tout papier. (Cette table, c'est une crédence d'évêque, qu'elle a retenue elle-même au Mobilier national, lorsqu'elle est allée choisir les meubles du Premier ministre.) Cheveu mi-long laqué impec, maquillage léger comme retouché de la minute d'avant, tailleur bleu marine sans une trace de mauvais pli, droite et insensible à la fatigue d'une journée commencée à l'aube, Mich règle les détails de la prochaine conférence de presse du Premier avec deux hommes et une femme, moins frais qu'elle au premier coup d'œil.

Elle décroche le Regis.

Ledauchy se présente, puis :

– Un gros pépin... Vaslin vient de se suicider, dans mon bureau, au ministère. Il voulait me voir... Plus exactement, il voulait rencontrer le ministre, toutes urgences cessantes, et Rebière m'a envoyé.

Pas un trait de Mich ne tressaille pendant qu'elle

le laisse, silencieuse, aller au bout de son exposé.

Puis, sans inflexion :

– À part vous, qui est au courant ?

– Personne... sauf un planton, Dauran. Le ministre le connaît depuis longtemps...

– Je vais vous rappeler. Ne passez aucun coup de fil, bien sûr.

Elle revient à ses collaborateurs :

– J'ai à faire pendant quelques minutes. Avancez sans moi.

Elle ramasse son paquet de cigarettes sur la table et se dirige vers une porte latérale. Sans frapper, elle pénètre dans le bureau du Premier ministre.

À l'Intérieur, Dauran est rentré dans le bureau du chef de cabinet.

– J'ai fermé la porte au bout du couloir. Personne ne viendra du hall.

– Merci.

Les deux hommes paraissent un peu gênés. Dauran guette un ordre.

– J'attends un coup de fil, dit Ledauchy.

Le planton s'approche de l'armoire.

– Au fait, votre frigo...

– Mon frigo ?

– Vous avez toujours faim ?

Dauran ouvre l'armoire, puis un petit réfrigérateur qui est encastré sous des étagères et des dossiers.

– C'est vrai que vous êtes démuni. Vous n'avez que ça.

Il secoue au bout de son bras une boîte de caca-

huètes qui sonne aux trois-quarts vide.

– Faute de mieux... dit Ledauchy ;

Dauran lui apporte la boîte.

Ledauchy se sert.

– Prenez-en, si ça vous tente.

Dauran tend la paume. Il a une main large et épaisse, d'agriculteur ou de chaudronnier, mais à la peau sans corne, sans entaille, lisse.

(Je me ferai la remarque : la même main que Rebière, que Maréchal.)

Le jeune homme ne peut s'empêcher de loucher de temps en temps vers le cadavre.

Il entend Dauran, qui lui demande :

– Vous ne voulez pas que je vous ouvre une autre pièce, où vous pourriez vous installer ?

– J'attends un coup de téléphone, je vous l'ai dit.

Il se rend compte qu'il s'est exprimé avec brusquerie. Il corrige aussitôt d'un demi-ton, par une question posée presque amicalement :

– Vous le connaissiez, monsieur de Vaslin ?

– Oh ! oui, depuis longtemps. Déjà, quand il était juge d'instruction...

– Ah !...

Il a l'esprit ailleurs.

– Vous n'avez rien entendu ?... Le coup de feu...

– Non. Je suis désolé. Rien. L'orage sans doute.

Il y a eu des grondements de tonnerre, plutôt lointains, c'est vrai, mais tout de même assez forts...

Le planton va jeter la boîte vide de cacahuètes dans la corbeille à papiers et revient prendre place à

côté de la table Louis XVI, derrière laquelle l'énarque est assis.

Ledauchy est en proie à une certaine nervosité. Il ouvre une chemise qui est devant lui, y prend quelques feuilles, qu'il repose presque aussitôt ; il regarde sa montre ; il triture un crayon, puis une gomme. Dauran garde une immobilité de sentinelle. C'est lui cependant qui va rompre le silence, et tout à trac :

– On va vers une histoire longue, sans doute, longue et compliquée, fait-il, comme se parlant à lui-même.

Ledauchy se tourne vers lui, surpris.

– Pourquoi me dites-vous ça ?

– Voilà... Si les choses durent, tout finit par se savoir. Alors, je ne veux pas cacher un fait au début pour finir par le déballer plus tard, et avoir à tout coup l'air d'un menteur. De menteur à suspect, certains vont vite, et de suspect à coupable...

– Parlez.

– Toute cette soirée, j'ai regardé la télé, sur un poste miniature que j'ai installé dans un tiroir de ma table. Ce n'est pas réglementaire, je sais, mais surtout...

Ledauchy a un haussement d'épaule.

– Ce n'est pas le son de la télé qui vous aurait empêché d'entendre le bruit d'un coup de feu.

– Si, justement. J'écoute avec un casque à infra-rouge, pour que personne ne me surprenne à cause du son. Et quand j'ai le casque sur les oreilles, on pourrait tirer à la Sten à deux pas...

Le Regis tinte à ce moment là.  
Ledauchy décroche ; Dauran quitte la pièce.

Plus tard, bien plus tard, j'ai su que la belle Mich a téléphoné du bureau du Premier ministre. Elle, assise au bout de la table de Neyrac. Lui, tout près d'elle, debout. Je le cadre bien dans mon ciné intérieur, le grand impassible. Figé comme au gardav, indécriptable, le bras droit passé sous l'aisselle gauche selon son habitude (une pose voulue, étudiée, mise au point, apprise ? devenue un tic, machinal et un peu ridicule ?), la mèche blanche tombant un peu trop bas sur le front (voulu, ça aussi ? pour se donner un genre intello, détaché ?), la mâchoire contractée (signe de volonté ? ou d'anxiété permanente ?), les joues creusées et les yeux trop gros pour leurs orbites (souffrirait-il de la thyroïde comme le prétendent ses ennemis ?).

– Écoutez bien, Jean-Marc, commence Mich. Évidemment, il est exclu que quelqu'un trébuche sur le cadavre d'un conseiller de Matignon dans un bureau de l'Intérieur. Donc, une équipe va déplacer le corps. Naturellement, vous ne serez plus dans votre bureau lorsque l'équipe arrivera.

Quant à Dauran... Nous avons d'excellents renseignements sur lui... Il ne doit rien voir, lui non plus. Arrangez-vous pour qu'il retourne à son poste dans le couloir et qu'il y reste. Il comprendra.

Vous m'avez suivie ?

– Parfaitement.

– Un détail encore.

Vous avez le numéro de téléphone de Vaslin ?  
J'entends : chez lui.

– Je pense que oui.

– Vous l'avez ou vous ne l'avez pas ? Notez-le, et reportez-le sur votre agenda, et, si possible, pas sur la page d'aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle dicte le numéro et le fait répéter.

– Vous allez téléphoner chez Vaslin. Vous laisserez un message sur son répondeur, pour vous étonner qu'il ne soit pas venu à votre rendez-vous au ministère. Tâchez d'être naturel. Écrivez votre texte si ça doit vous aider, et brûlez le papier ensuite, à l'extérieur. Après avoir enregistré le message, vous retourneriez au restaurant.

– Et mon ministre ?

– Vous ne lui dites rien, sinon que Vaslin n'était pas au rendez-vous. Le Premier lui parlera demain en personne...

Elle lève les yeux vers Neyrac.

– ... si nécessaire. Pas d'obscurités ?

Ledauchy veut encore poser une question.

– L'équipe qui... que...

– Elle est déjà en route. Dites à Dauran ce qu'il a à faire, et partez.

Elle met un terme à l'entretien sans autre forme.

Pendant toute la conversation, Dominique Neyrac est resté figé de corps et de visage.

Jean-Marc Ledauchy a été surpris par la fin abrupte de l'entretien. Il repose lentement l'appareil, les yeux accrochés au mort.

À quoi peut-il penser ? Que peut-il éprouver, ce jeune fonctionnaire au comportement toujours raisonné, pesé, ajusté, qui semble si clîne physiquement et moralement, mais qu'on peut préjuger encore fragile ou léger, et qui, selon toute probabilité, n'a encore jamais rencontré, dans sa courte carrière, un... *cadavre d'État* ?